

GÉRARD MACÉ

Pensées simples

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LE JARDIN DES LANGUES. *Préface d'André Pieyre de Mandiargues.*

LES BALCONS DE BABEL.

EX LIBRIS. Nerval – Corbière – Rimbaud – Mallarmé – Segalen.

BOIS DORMANT.

BOIS DORMANT et autres poèmes en prose. *Postface de Jean Roudaut* (« Poésie/Gallimard »).

LES TROIS COFFRETS.

LE MANTEAU DE FORTUNY.

LE DERNIER DES ÉGYPTIENS (« Folio », n° 2933).

VIES ANTÉRIEURES.

LA MÉMOIRE AIME CHASSER DANS LE NOIR.

L'AUTRE HÉMISPÈRE DU TEMPS.

COLPORTAGE I. Lectures (« Le Cabinet des lettrés »).

COLPORTAGE II. Traductions (« Le Cabinet des lettrés »).

L'ART SANS PAROLES (« Le Cabinet des lettrés »).

COLPORTAGE III. Images (« Le Cabinet des lettrés »).

UN DÉTOUR PAR L'ORIENT (« Le Cabinet des lettrés »).

LE GOÛT DE L'HOMME (« Le Cabinet des lettrés »).

ILLUSIONS SUR MESURE.

LEÇONS DE CHOSES. *Dessins d'Émile Boucheron.*

JE SUIS L'AUTRE (« Le Cabinet des lettrés »).

FILLES DE LA MÉMOIRE.

PROMESSE, TOUR ET PRESTIGE.

Aux Éditions Marval

ROME, L'INVENTION DU BAROQUE. *Photographies d'Isabel Muñoz.*

UN MONDE QUI RESSEMBLE AU MONDE : LES JARDINS DE KYOTO.

Photographies de l'auteur.

Suite des œuvres de Gérard Macé en fin de volume

PENSÉES SIMPLES

GÉRARD MACÉ

PENSÉES SIMPLES

nrf

GALLIMARD

*Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage
trente exemplaires sur vélin pur fil
des papeteries Malmenayde numérotés de 1 à 30.*

Quelqu'un peut donc penser ne se pouvant connaître.

LA FONTAINE

I

— *Oh! you want to pray!*

Non, je ne voulais pas prier, je voulais simplement lire, dans cette salle d'attente de Bellevue Hospital où la télévision restait allumée en permanence, comme partout aux États-Unis. Personne ne la regardait, pas même la seule femme présente dans la pièce, qui mangeait en lui tournant le dos, mais, comme je voulais fermer cette lucarne ouverte sur l'ennui, elle s'était opposée à mon geste à peine esquissé, qui lui semblait aussi incongru que si j'avais voulu ouvrir une fenêtre en plein hiver. C'est pourquoi j'avais montré mon livre, un roman de Jane Austen qui me permettait de calmer l'inquiétude et de m'isoler, ce qui m'avait valu cette réponse :

« *Oh! you want to pray!* », sans qu'on puisse savoir si, pour cette femme, le seul livre connu était un livre de prières, ou si la lecture était pour elle une vieille pratique, dérisoire et révolue, qu'elle devait respecter comme une ancienne religion.

*

L'apprentissage de la lecture a été la grande aventure de ma vie. Une naissance dont je me souviens.

*

Le nouvel Institut Goethe, qui vient de rouvrir à Paris, n'a plus de bibliothèque mais un centre d'information. Grâce aux bibliothécaires, un tiers des trente-cinq mille ouvrages du fonds a pu être sauvé, mais la littérature allemande du XIX^e siècle (Hölderlin, Heine, etc.) se retrouve à la cave, selon Joseph Hanimann, le correspondant culturel de la *Frankfurter Allgemeine Zeitung*.

Seul Goethe a été épargné, sans doute parce qu'il est le saint patron du lieu, et que ses livres pouvaient encore être exposés, au moins comme reliques.

*

Je me souviens de Jean Tardieu imaginant, au cours d'une conversation, qu'on pourrait payer des chômeurs, des retraités, des étudiants, pour lire dans les maisons d'édition les livres que personne ne réclame jamais.

*

Comme les étudiants en médecine qui se croient affectés de toutes les maladies dont ils étudient les symptômes, certains lecteurs de romans s'identifient aux personnages.

Se mettre à la place de l'auteur est une autre manière de lire, que Vladimir Nabokov recommandait à ses étudiants lorsqu'il enseignait à Cornell University. Afin de faire d'eux de bons lecteurs, a-t-il précisé dans un « envoi » de fin d'année, « qui lisent non dans le but infantile de s'identifier aux personnages, ni dans le but adolescent d'apprendre à vivre, ni dans le but académique de s'adonner aux généralisations », mais dans le but de s'élever au-dessus d'eux-mêmes et de connaître la jubilation, grâce à une connaissance intime de ce que l'humanité a fait de mieux.

Comprendre les chefs-d'œuvre de l'intérieur est non seulement une attitude plus évoluée, mais aussi une démarche plus libre, car se mettre à la place n'est pas se prendre pour.

*

Certaines façons de lire sont dangereuses, on en a la preuve quand on apprend qu'un homme a décidé de courir à travers les continents, après avoir lu *La Grande Course de Flanagan*.

Non content d'avoir traversé les États-Unis, l'Australie, l'Amérique du Sud et l'Afrique, il a parcouru dix-neuf mille trois cents kilomètres entre Paris et Tokyo, sans jamais cesser de courir. Accompagné de sa femme kinésithérapeute, d'un podologue et de guides locaux, il lui a fallu deux cent soixante-seize jours, pendant lesquels il a bu en moyenne dix litres d'eau, et dépensé huit mille calories.

C'est lui qui donne tous ces chiffres, en même temps

qu'il explique ses motivations : s'éloigner du futile et battre un record du monde, ce qui ne lui paraît pas contradictoire. Quand on lui demande si son projet n'est pas un peu fou, il répond sans humour qu'il a les pieds sur terre, avant d'ajouter qu'au lever du soleil, il avait l'impression de ne plus toucher le sol.

Cet ancien employé de banque épris de vitesse et de records est le lointain avatar de ces illuminés qui passèrent des années sur une colonne, comme Siméon le Stylite. Mais alors que ces mystiques immobiles voulaient se rapprocher de Dieu, il court pour rien, sinon pour « repousser ses limites », en faisant appel au « mental ».

Il est vrai que DIEU ou RIEN, c'est toujours quatre lettres.

*

Sans les livres de Jean Echenoz, je n'aurais jamais pensé à rapprocher Ravel et Zátopak, le *Boléro* et le dix mille mètres. Il s'agit pourtant à chaque fois d'un même mouvement, d'une ronde qui donne le vertige, d'un surplace qui s'accélère, d'une vitesse qui ne mène nulle part. Condition de l'homme moderne, qui a même inventé le vélo d'appartement.

*

Depuis des siècles au Japon, autour du mont Hiei qui domine Kyoto, des moines courent toutes les nuits entre une heure et sept heures, une lanterne à la main : cent nuits la première année, deux cents nuits

la deuxième, jusqu'à parcourir un peu plus de trente-huit mille kilomètres, avant d'affronter pendant neuf jours l'épreuve du jeûne et la privation du sommeil.

Exercices aussi vains que ceux des sportifs, et pourtant un peu moins bêtes.

*

Dans le bras de la rivière où ils vivent, en pleine forêt amazonienne, les Indiens Piraha se passent des chiffres. « Un » opposé à « plusieurs », ou « des tas », leur suffit à exprimer la quantité.

Si l'on en croit les informations de la revue *Science*, reprises par divers journaux européens, tout dans la vie de ces Indiens obéit à un principe d'économie, pour ne pas dire de loi du moindre effort. Sept consonnes et trois voyelles leur suffisent pour raconter la création du monde (avec les soupirs et les intonations), ou pour s'adresser la parole. En deux siècles d'échanges rudimentaires avec les Brésiliens, ils n'ont jamais appris que quelques phrases de portugais. Ils font de petits sommes, des siestes brèves et n'arrêtent pas de bavarder toute la nuit. Enfin ils ne chassent que contraints et forcés, quand un début de famine devient une menace pour leurs enfants. Ils connaissent l'alcool et le tabac, qu'ils échangent contre des noix, et prêtent leur femme ou leurs filles quand ils ont l'impression que l'échange leur a été favorable.

Il y a cinquante ans encore, une telle société nous aurait paru proche de l'origine, mais nous savons désormais que l'origine ressemble à la fin. Si ce peuple

n'est pas inventé par des anthropologues imaginatifs (fiction facile, après un siècle de récits ethnographiques), il est probable que son mode de vie est le résultat d'une acculturation progressive après l'arrivée des Européens, comme c'est le cas de tant de sociétés résiduelles en Amazonie. Les Piraha ne sont d'ailleurs pas plus de deux cents.

Mais ce qui les rapproche de nous (je veux dire, de l'humanité entière), c'est qu'ils ont le sentiment d'appartenir à une culture supérieure à toutes les autres, plus digne et moins abâtardie, ce qui se traduit par un profond mépris envers leurs voisins, qui ont appris le portugais et fréquentent les Brésiliens.

Partout au monde, les sous-hommes sont de l'autre côté de la rivière, et partout l'on peut traverser la rivière dans les deux sens.

*

Parmi les idées paradoxales que voulait développer Roger Caillois, dans un livre qu'il n'a pas eu le temps d'écrire, parce qu'il est mort trop tôt : «Autrefois, on mourait à trente ans dans un monde très pur.»

*

Dans l'Égypte antique, «la mortalité était extrêmement forte avant quinze ans, mais de surcroît, avant chaque décennie, la moitié des survivants mourait. Les témoignages littéraires évoquent les fièvres (sans doute la malaria), tandis que les momies montrent

que les Égyptiens souffraient de la tuberculose, du cancer, de bilharziose, d'arthrite, et sans doute aussi de la variole, mais non de la lèpre ou de la syphilis, du moins d'après les éléments dont nous disposons » (John Iliffe, *Les Africains, histoire d'un continent*).

*

Quand on a le privilège de visiter le Louvre un jour de fermeture, avec angoisse et délice, on a l'impression d'arpenter le plus vaste des tombeaux, ou une ville morte dont on est le seul survivant, mais qu'entretiennent encore des femmes de ménage et des électriciens au cas où l'humanité ressusciterait, ce qui ne manque jamais de se produire, dès le lendemain.

Le musée n'est pas le séjour des limbes, ni le royaume des ombres, ou alors des ombres colorées. Car contrairement à tous les au-delà où les morts sont nus et décharnés, les défunts dont on a conservé le portrait ont encore les vêtements, les parures, les emblèmes qui faisaient leur raison d'être et leur importance. Même les chairs des nymphes et des déesses, même les beautés froides de Monsieur Ingres ont gardé leur pouvoir de séduction, si l'on est sensible à ce mélange d'érotisme subtil et de perfection esthétique, dont l'école de Fontainebleau donnait déjà l'exemple.

Un rideau s'ouvre à l'instant où j'écris ces mots : la lourde tenture, rouge et tenue par des embrasses, découvre deux femmes au buste dénudé, dans un décor qui tient de la loge de théâtre et de la baignoire.

Comme dans une scène de rêve, aucune des deux femmes n'a conscience d'être impudique et, si elles sont tournées vers nous, on ne croise d'ailleurs pas leur regard. Ce qui attire le nôtre, c'est le geste de l'une, qui de la main gauche forme un anneau, pour saisir entre le pouce et l'index le téton de sa sœur, comme s'il s'agissait du chaton d'une bague. Or, dans une sorte de rime visuelle, c'est précisément une bague que tient l'autre entre ses doigts, légèrement au-dessus de la baignoire tendue d'un drap gris perle. L'ensemble du tableau (qui représente sans doute Gabrielle d'Estrées et sa sœur, peut-être pour signifier que Gabrielle vient d'accoucher d'un bâtard, dont le père est le roi) laisse encore apercevoir, dans le fond ténébreux de la pièce, une nourrice qui prépare un trousseau, puis au-dessus de la cheminée, un tableau dont on n'aperçoit que le bas : étrange image d'une paire de jambes entre lesquelles flotte un linge, et qui laisse libre cours à l'imagination.

Peut-être de Pourbus le Jeune, cette toile audacieuse tire une grande partie de son charme (et de sa réussite) de la nudité qui ne dévoile pas tout, de la part d'énigme que perçoit le spectateur d'aujourd'hui, mais qu'on ne déchiffrait peut-être pas entièrement dès l'époque. Ou qu'on déchiffrait trop bien, à la fin de ce xvi^e siècle où les poètes ont désigné les zones du plaisir en blasonnant les corps. Ce qu'on est tenté de faire à son tour, entre le plaisir du pastiche et l'écueil de la copie d'ancien :

— *Est-ce une accouchée dans un bain d'huile ou de lait, ou de vin, qui se tient debout dans la baignoire*

*pendant que sa sœur lui manie le tétin,
pressant entre ses doigts la cerise ou la fraise
qui fut un bouton de rose dans le lit du roi ?*

— *C'est une annoncée qui tient une bague entre ses doigts
pour rappeler l'anneau qu'enfila le membre du roi.*

Deux siècles et demi plus tard, un autre roi fit voiler le tableau qu'il jugeait indécent. Le roi s'appelait Louis-Philippe, et le tableau à demi abandonné ornait un dessus-de-porte, dans des locaux de la Préfecture de police qui se trouvait alors rue de Jérusalem. Quelques années s'écoulèrent, et quand on voulut nettoyer l'image en passant le plumeau sur les seins des deux femmes, dont l'une était morte en mangeant une orange, on ne put que constater sa disparition : le rideau installé sur ordre du roi ne dissimulait plus qu'un cadre vide, à part une note du préfet de police expliquant qu'il devait protéger la morale publique.

Le tableau réapparut à Auxerre en 1891, dans une vente où il fut acquis par le baron Pichon. C'est seulement depuis 1937 qu'il est au Louvre, où Gabrielle d'Estrées et sa sœur ont l'air d'être chez elles depuis toujours.

*

Dans ses notes récentes sur *Olympia* (datées de la fin 2006, elles viennent d'être publiées dans la Pléiade), Lévi-Strauss épris comme toujours de différences et de similitudes, avide de symétries qui semblent rétablir un ordre, au moins dans un espace et un temps limités,

résume ainsi l'opposition entre le tableau de Manet et les *Ménines* de Vélasquez : « Dans le cas d'*Olympia*, on voit le tableau, mais pas le peintre ; dans le cas des *Ménines*, on voit le peintre, mais pas le tableau. L'un et l'autre sont pourtant là. »

La présence de Manet dans *Olympia* est attestée, selon Lévi-Strauss, par le chat qu'on voit de face, et qui serait électrisé par l'intrus qu'il surprend : le peintre dont il croise le regard, face au tableau.

Lévi-Strauss n'oublie certes pas que la nudité d'*Olympia* est le sujet principal, et que le chat est une énigme secondaire, mais il n'en a pas fini avec l'animal au poil hérissé, à la queue dressée comme un point d'interrogation :

« On serait tenté de voir une troisième énigme, écrit-il en poursuivant son commentaire, dans le ruban noir autour du cou du modèle, sur lequel on a beaucoup glosé. Si, de façon apparemment gratuite, Manet a ajouté quelque chose de noir en haut du corps, ne serait-ce pas pour remplacer quelque chose de noir, ou tout au moins foncé, qu'il aurait supprimé en bas ? Il ne s'est pas contenté de masquer discrètement les poils pubiens comme les peintres de nu le faisaient avant lui. La main gauche de la femme, fortement appuyée, désigne le pubis en même temps qu'elle le cache, et les poils sombres réapparaissent dans la couleur du ruban qui les inverse doublement, dans un rapport presque métaphorique. Les poils pubiens sont ainsi rendus présents malgré leur absence, *comme le chat, noir lui aussi, rend présent le peintre au travail, bien qu'on ne puisse le voir.* »

Œuvres de Gérard Macé (suite)

Aux Éditions Le Temps qu'il fait

LE SINGE ET LE MIROIR. *Dessins de Sam Szafran.*

LA PHOTOGRAPHIE SANS APPAREIL.

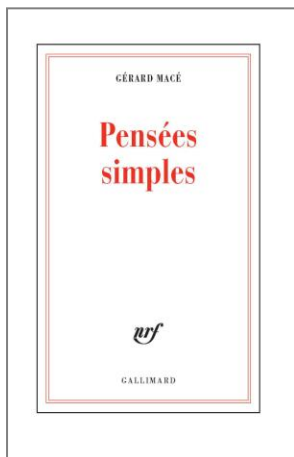
MIRAGES ET SOLITUDES.

ÉTHIOPIE, LE LIVRE ET L'OMBRELLE.

ROME OU LE FIRMAMENT.

Aux Éditions La Pionnière

EMBLÈMES ET ENSEIGNES. Peintures murales au Bénin.



Pensées simples

Gérard Macé

Cette édition électronique du livre
Pensées simples de Gérard Macé
a été réalisée le 31 janvier 2011
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070131594).

Code Sodis : N46195 - ISBN : 9782072423888.

Numéro d'édition : 178988.